

Jacques Savoie, Jean Charbonneau, Jean-Philippe Bernié

Normand Cazelais

Numéro 152, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70576ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cazelais, N. (2013). Compte rendu de [Jacques Savoie, Jean Charbonneau, Jean-Philippe Bernié]. *Lettres québécoises*, (152), 28–29.

☆☆☆☆ ½

JACQUES SAVOIE

Le fils emprunté

Montréal, Libre Expression, coll. « Expression noire », 2013, 336 p., 24,95 \$.

Le poids du sang

À soixante-douze heures d'intervalle, deux personnes trouvent la mort par supplice du pneu. Leurs corps – ou plutôt ce qui en reste – sont retrouvés aux deux extrémités du tunnel sous le mont Royal. Une troisième exécution s'annonce. S'agit-il de cérémonies vaudou ou de meurtres plus crapuleux ? La première enquête de Jérôme Marceau en tant que patron des homicides s'annonce difficile.

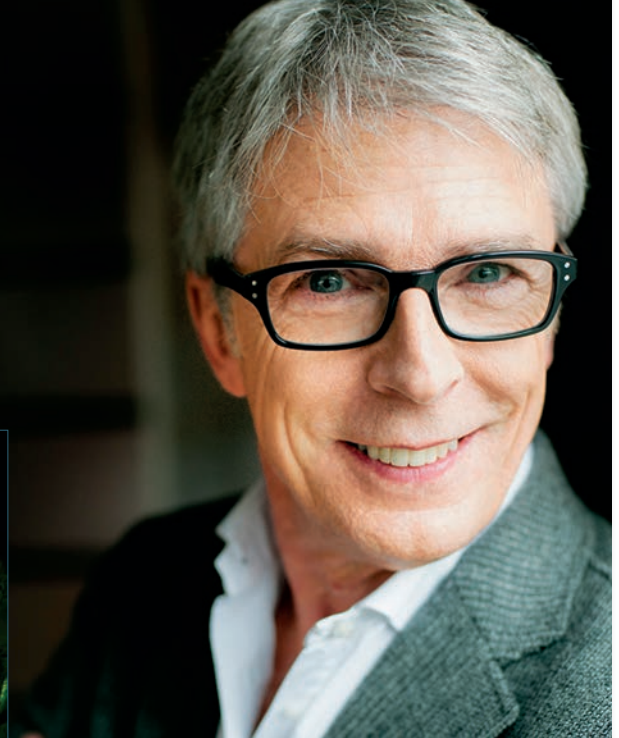
Quelques mois après l'arrestation de parents coupables d'un crime d'honneur et du suicide de son ancienne directrice qui patageait dans des activités illégales, Jérôme Marceau, longtemps surnommé Aileron en raison d'un bras atrophié, a reçu cette promotion. Ladite promotion ne réjouit pas tous ses collègues : les méthodes de ce policier certes compétent et notamment sa propension à garder pour lui des informations stratégiques en irritent certains. Dans un contexte où les autorités demandent une plus grande efficacité au Service des crimes majeurs, la pression est lourde.

Un bracelet portant les lettres A.N.C. ramassé sur les lieux oriente d'abord les recherches du côté de l'Afrique du Sud. Mais pourquoi les conflits raciaux de cette contrée lointaine se transporteraient-ils à Montréal ? La piste haïtienne s'impose rapidement, non sans créer un certain trouble chez Marceau, lui-même métis : son père, qu'il n'a vu qu'une fois, est né dans cette île des Antilles. Ayant recours à diverses sources, il essaiera de comprendre le monde des *houncis*, *mambos*, *lvas*, *hougans*, des rituels et de leurs exigences. Il découvrira aussi, au-delà des apparences, le bon vieux motif de l'argent.

Le fils emprunté est un titre ambigu à souhait. Le premier supplicié se révèle être le fils de Baron Samedi, un *hougan* qui règne sur les Radas, mais dont personne n'a vu le visage depuis vingt ans. Jérôme Marceau a développé avec Gabriel, l'amoureux de la jeune fille assassinée par ses parents, une relation père-fils dans laquelle tous les deux trouvent du réconfort. Cette relation n'est cependant pas sans heurts, l'un et l'autre se poussant dans leurs derniers retranchements. Et la suite des événements apprendra au lecteur l'existence d'une filiation étonnante – mais très significative – entre deux protagonistes importants de cette histoire.

Encore une fois, Jacques Savoie a su construire une riche trame, sur les plans tant de l'intrigue policière elle-même que de la psychologie des personnages. De son propre aveu, il écrit des « polars qui sont un peu plus que des polars, des polars [qu'il] aime appeler des polars humanistes ». Il y réussit très bien. Un style fluide, une langue précise, une façon de pénétrer la pensée et les motivations des êtres qu'il fait agir sous nos yeux, une documentation solide qui était le propos sans jamais l'alourdir contribuent à faire de la lecture de ses textes un plaisir renouvelé.

De toute évidence, *Le fils emprunté* aura une suite. La matière est trop substantielle pour qu'il en soit autrement. D'autres enquêtes



JACQUES SAVOIE

attendent Jérôme Marceau, policier porté sur le doute et qui se méfie des certitudes. Quelle « très bonne » nouvelle veut lui transmettre le notaire chargé de régler le testament de sa mère ? Jusqu'où iront ses amours avec Jessica avec qui il vient de renouer ? Et quelle place tiendra dans sa vie Gabriel, ce « fils emprunté » ?

Continuez, M. Savoie, continuez !

☆☆☆☆

JEAN CHARBONNEAU

Tout homme rêve d'être un gangster

Montréal, Québec Amérique, coll. « Tous continents », 2013, 280 p., 24,95 \$.

Qui vit par l'épée...

Les nombreux enfants de la famille Ménard sont nés dans le « faubourg à m'lasse ». Leur lot : une mère démunie et dépassée, un père alcoolique, irresponsable et crétin, la pauvreté jour après jour. L'un d'eux, Jérôme, a décidé qu'il en serait autrement : il est devenu le « roi de la Main », statut qui n'est pas sans dangers...

Tout homme rêve d'être un gangster fait revivre un Montréal du passé. Fin décembre 1947-début janvier 1948, nous sommes à l'apogée du *Red Light* : flics et politiciens corrompus, *blind pigs*, drogue, prostitution, et cætera. Jérôme Ménard s'impose dans le *racquet* de la protection, mais rêve d'étendre à la fois son territoire et la nature de ses activités. Le hic : il devra, pour ce, marcher sur les plates-bandes d'un ancien *bootlegger* maintenant à la tête de divers trafics qui lui rapportent une fortune. Autre problème : Georges, un de ses frères, travaille pour le malfrat. Il y a donc de la casse et du sang à l'horizon.

Le « roi de la Main » a le sens de la famille et essaie de faire profiter ses frères et sœurs de sa réussite. Il possède aussi un certain sens de l'honneur. Au fil des chapitres, des retours sur des années antérieures jettent un éclairage sur le contexte social dans lequel ont grandi ces enfants ballottés. Ils expliquent pourquoi, pour Jérôme comme pour d'autres,



JEAN CHARBONNEAU



l'avenue du crime représente une façon de s'en sortir: on peut y récolter argent, pouvoir, respect. D'où le titre du livre.

« Sacrament, dit à un moment donné Georges à son frère, pourquoi t'essaies toujours de parler comme si t'étais dans un film de Jean Gabin? » Remplacez le dernier bout de phrase par « dans un livre d'Auguste Le Breton » et le sens aurait

gagné en acuité. Dans sa jeunesse, Le Breton, né Montfort, a fréquenté les maisons de correction et la pègre française. Il s'en est sorti *in extremis* et s'est mis à l'écriture à trente-quatre ans, peu après la naissance de sa fille. Il a enchaîné les succès, des polars surtout, dont les plus connus sont *Le clan des Siciliens*, *Razzia sur la chnouf*, *Du riffifi chez les hommes*. On lui doit d'ailleurs l'introduction du mot *riffifi* dans la langue. Les romans de Le Breton, qui ne faisaient pas dans la dentelle, se démarquaient par leur réalisme cru inspiré de ses années de galère et par l'emploi d'un vocabulaire très près de celui des milieux décrits. Les critiques ont alors vanté sa verve et son talent pour dresser des portraits sociaux « criants de vérité ». À ce point de vue et au-delà des décennies, plusieurs analogies sont à établir entre *Tout homme rêve d'être un gangster* et *Du riffifi chez les hommes*.

Le parcours de Jean Charbonneau a été différent. Il n'est pas issu des bas-fonds et il a étudié la création littéraire. À maintes reprises, la construction de son roman s'en ressent.

☆☆

JEAN-PHILIPPE BERNIÉ

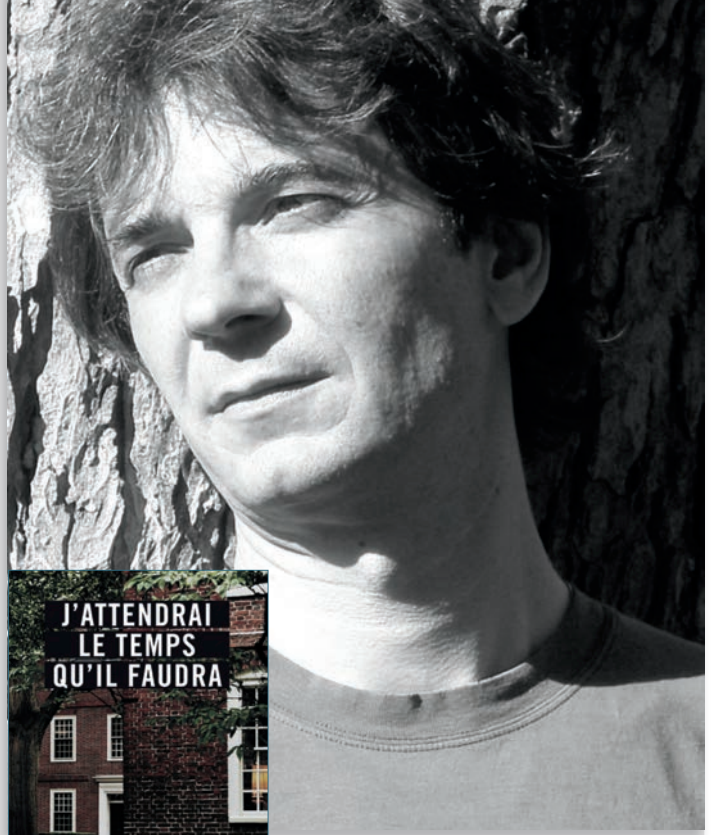
J'attendrai le temps qu'il faudra

Montréal, La courte échelle, coll. « Roman adulte », 2013, 208 p., 21,95 \$.

Complots

La personnalité et les façons de faire de Claire Lanriél, « brillante » universitaire, dérangent beaucoup de monde. Chacun n'attend que le moment voulu de lui mettre les bâtons dans les roues. Et de la faire trébucher.

Les romans policiers ayant pour cadre les universités dépeignent un univers d'*homo homine lupus*, où tout est bon pour arriver à ses fins. L'ambition règne en maître et l'absence de scrupules



JEAN-PHILIPPE BERNIÉ



est la norme. *J'attendrai le temps qu'il faudra* n'y échappe pas. La courte

notice biographique de Jean-Philippe Bernié nous informe que, détenteur d'un doctorat en génie chimique, il a œuvré quelque temps dans le milieu universitaire avant de devenir consultant. Par personnages interposés, ce roman prend des allures de règlement de comptes.

« Exilée » pendant deux ans à Sherbrooke, Claire Lanriél revient à l'université Richelieu de Montréal, avec l'intention bien arrêtée d'y devenir le plus rapidement possible la directrice de la nouvelle unité qui résultera de la fusion du département de Génie chimique et de celui des Matériaux. Bardée de diplômes, efficace, ayant des contacts privilégiés dans les sphères de la recherche et de l'industrie, elle décroche rapidement des contrats très lucratifs.

Elle n'y va pas avec le dos de la cuillère, va même jusqu'à utiliser l'un de ses anciens étudiants (et accessoirement son amant) pour obtenir de l'information stratégique. Sans prendre de gants blancs, elle bouscule les gens autour d'elle et fait sienne cette opinion sur les professeurs un peu âgés: « Qu'est-ce qu'on attend pour balancer une météorite sur tous ces dinosaures? » Pour sa part, une de ses adversaires, elle-même directrice d'un institut de recherche, se dit: « Je t'aurai. Je t'aurai quand même. J'attendrai le temps qu'il faudra, mais je t'aurai. » Professeurs, directeurs, doyens jouent le jeu. Inévitablement, le personnel de soutien en fait les frais d'une façon ou d'une autre... sans que personne n'en perde le sommeil.

Dans ce roman qui n'est pas un polar, Jean-Philippe Bernié se sert de *deus ex machina* fort pratiques qui font disparaître définitivement ou temporairement des acteurs importants. Il dresse un tableau acide sur un ton clinique aux rives du cynisme, mais s'arrête à mi-parcours: qu'arrivera-t-il maintenant? En tournant les pages, j'ai eu l'impression de lire un rapport universitaire: des faits, pas d'émotions (si ce n'est aux toutes dernières pages).

Il manque une deuxième partie qui serait le cœur même d'une intrigue policière. Un livre incomplet.